

Le rêve de l'autofécondation

Boris Schreiber

Les souterrains du soleil

Grasset éd. 313 p.

1922... Un atoll des Indes néerlandaises. Un père à la stature biblique régent son Paradis en possesseur d'esclaves. Tout lui appartient, mais son pouvoir est vicié dans l'œuf : son fils, Philippe Van Horn, est le fruit probable de la fornication ; sa première épouse (morte) a fauté avec un certain Théodore Nildian, dont le nom est désormais tabou. Mauréa, sa seconde femme, désire s'offrir à Philippe comme au futur maître légitime de l'île, mais le jeune homme, poursuivi par la haine du patriarche, sera contraint de s'exiler loin de la forêt de son enfance bâtarde. Hantise de la terre « primaire », sa seule mère connue.

Il subit la loi du fouet, se révolte et, finalement, aveugle avec ce même fouet le serviteur chargé de le châtier. Tout le roman – le septième – de Boris Schreiber est d'abord une odyssee de la violence et de l'injustice et s'inscrit dans la terrible dialectique du maître et de l'esclave. Comment le fils ressaisira-t-il son pouvoir ? Comment procèdera-t-il à la reconquête de son royaume perdu ? Seul l'amour de Josia, une prostituée, pourrait le retenir, car son extrême souillure la purifie en la stérilisant : « *Mon corps est un tel dégoût que j'en deviens pure.* » Il n'y aura pas de commerce charnel entre eux, mais elle le soignera, car il s'est blessé à la tête dans un accident.

Cette blessure

Cette blessure par où le sang – à défaut du sperme – s'échappe est un des fils conducteurs de ce roman qui suit un itinéraire initiatique sur un fond d'histoire contemporaine, évoquée de façon volontairement lacunaire. 1945... Dans le Paris de la « Victoire », le « Commandant » Philippe Van Horn, accompagné de George, celui qui aurait pu être son fils, « le fils non né d'une femme », se met à insulter la foule : « *La foule incarne le monstrueux, l'horreur. Pour lutter il faut devenir plus monstrueux qu'elle, pire que les pires, afin de sauver ta petite plaque de pureté.* » Les victoires collectives n'existent pas. Quant à la liberté, elle consiste à « à passer une main à travers les barreaux. L'absence de liberté, c'est l'interdiction de passer cette main. » Ailleurs le héros s'interroge : « *Quel slogan serait le plus fort, le fouet ou le pain ?* »

La violence sadique est toujours la revanche de la terre-mère, humiliée dans son reptilien symbole : « se vautrer par terre, tel Onan, cette terre que je quitterai... ». Choix de l'animal lové sur lui-même, à la recherche de son Moi. La structure du texte qui fait mourir le « Je » exilé parmi les Autres, et qui évoque sa reconstruction mythique dans une dernière partie chronologiquement antérieure, insiste – trop peut-être – sur l'inefficacité du temps dans la conquête de soi. En dépit de cette relative imperfection, Boris Schreiber, fragment après fragment, construit pour le lecteur le portait-robot de son personnage. Avec un sens certain du mystère, c'est-à-dire de l'essentiel.

Au sadisme, Philippe joint le cynisme, celui des êtres prisonniers dans les « souterrains du soleil » ; ils voudraient inventer leur propre lumière : « Diogène cherchait un homme : moi je cherche... une lanterne. » Il semble qu'un lourd passé pèse sur les épaules de cette espèce de « dictateur raté » qui achève sa vie dans la Lybie des années 65. Le vieux monde s'écroule et avec lui les mirages de la dictature, du pacte sanglant liant les despotes à leurs foules. Que l'aventure prenne fin loin de la forêt vierge de l'enfance et du bruissement de l'Histoire, à l'orée du désert, démontre l'étonnante logique de l'imagination. Si proches et si lointains à la fois les temples écroulés de l'ancienne Leptis et le souvenir de cet empereur qui a assassiné son frère et « a décapité les statues le représentant ». Quelques années auparavant, Philippe avait vacillé devant la beauté de Jong, son sosie, sa réincarnation. Difficile rapport avec son image. Tous les dialogues de ce texte, et il y en a de fort réussis, sont affectés par l'impossibilité de dialoguer. Tout Autre est l'ennemi, sauf s'il accepte,

lui aussi de faire le vide en soi et de cultiver « son sperme intérieur ». Fertilité, exubérance, copulation, paroxysme, tout doit être interdit. Le rêve est celui d'une autofécondation. Notre monde est refusé : « C'est un monde pourri. Je ne veux pas lui donner mon sperme. »

Refus de communiquer

Devenu maître de la plantation, Philippe s'acharne à détruire un pouvoir qui ne lui a été que transmis. Son refus de communiquer par le sperme et de légitimer ainsi le monde, fonde une religion nouvelle, qui prend la forme d'une idole dont le sexe tranché sera collé à la tête. Tout finira dans l'incendie et la massacre.

Dans les derniers chapitres, Boris Schreiber invente un personnage, Frolika, dont le destin éclaire le sens du roman. Elle-même romancière, elle écrit l'histoire de Philippe, et c'est elle que ce dernier doit épouser pour devenir le Maître. Romancière, elle est aussi infirme, les deux termes n'en sont-ils pas interchangeables ? Le corps à demi paralysé, emprisonné dans les prothèses, il n'est pas interdit d'y voir la métaphore dramatique que l'artiste propose de son art. Tout art est une prothèse... L'écriture soutient les déficiences de la vie, tente de combler les manques.

Un dictateur raté

Pour avoir senti cela, Boris Schreiber est un grand écrivain de l'ellipse. Ces dialogues, ces jeux d'ombre et de lumière peuvent faire penser à certains passages de *la Voie Royale*. Y manque cependant la croyance secrète en la valeur du témoignage et surtout du témoin. En 1977, l'écrivain lucide, celui qui voit quel fossé d'ombre interdit les rapports entre les hommes, ne peut que s'abandonner au plaisir solitaire, mais sans illusion aucune : « *Ces gestes du plaisir solitaire que Van Horn s'impose péniblement, en évoquant les silhouettes les plus décharnées, les plus quelconques* », ce sont les gestes maniaques de l'écriture aujourd'hui. A défaut de vrai public, l'écrivain, comme Van Horn, rêve qu'il est un dictateur raté : il rature le monde et son inaccessible monstruosité.